

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Stegmann A., *L'Héroïsme cornélien, Genèse et signification*, Paris, Colin, 19868, 2 tomes, 1006 p.

par Françoise Siguret

Études littéraires, vol. 9, n° 3, 1976, p. 608-610.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500424ar>

DOI: 10.7202/500424ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La meilleure partie du livre est sans doute celle où Fritsche parle des thèmes de l'illusion et de la réalité. Ses considérations touchant « Der grüne Kakadu » — œuvre apparemment si étrangère au génie de S. — apportent du nouveau à la compréhension de l'auteur autrichien : en liant à « Der grüne Kakadu » la « Traumnovelle » et « Das Tagebuch der Redegonda », il devient évident comment les philosophies de Ernst Mach, de Schnitzler et de Pirandello avec son « Sei personaggi in cerca d'autore » sont liées entre elles et combien elles ont influencé avec ce qu'on appelle aujourd'hui « il pirandellismo » des auteurs comme Anouilh ou Genet. Le thème de la mort, illustré dans une étude de « Sterben », est analysé de façon subtile; la mort est réprimée dans l'œuvre de S., elle est remplacée par ce moment interminable qu'est l'état du mourant. Fritsche termine son livre avec un chapitre où il met en relief l'utilisation du monologue intérieur et la valeur de la pièce en un seul acte chez S.

Dekadenz im Werk Arthur Schnitzlers s'avère après un début plutôt agaçant, comme une très bonne et solide introduction à l'œuvre de S. Bien qu'elle apporte peu de nouveau et qu'elle manque souvent d'attitude critique, elle fait comprendre le pourquoi et le comment des thèmes chez S. résultant de ce qu'était Vienne à la fin du siècle dernier. Le lecteur aurait souhaité un registre, il est étonné de ne pas trouver dans la bibliographie les travaux des Binni, Carter, Petriconi qui ont déjà dit l'essentiel au sujet de la décadence en Europe. Qu'il soit permis de faire encore une remarque quant aux néologismes dans le livre : « dahinserbeln » (pp. 143 et 179), « Timidität » (p. 150). « Desaster » (p. 160), « resignativ » (p. 168) et d'autres encore

font bien du tort au ductus soigné de l'écriture de l'auteur.

Hans-Jürgen GREIF
Université Laval

STEGMANN A., **L'Héroïsme cornélien, Genèse et Signification**, Paris, Colin, 1968, 2 tomes, 1006 p.

Rappelons d'abord que cet ouvrage est paru il y a huit ans et bien des lecteurs sans doute en connaissent déjà la documentation minutieuse, non seulement sur Corneille lui-même, mais sur toute la France et l'Europe intellectuelle de son temps.

Les années écoulées qui nous font porter sur les recherches de M. Stegmann un regard perspectif, nous permettent d'assurer que son livre de Genèse porte en lui le matériau de plusieurs livres riches et neufs, également curieux et enthousiastes, où le lecteur trouverait synthèse de connaissances multiples. Car il risque ici de s'égarer dans la multiplication de points de vue suggestifs et le détail descriptif des œuvres citées.

L'ouvrage se compose de trois grandes parties : la première, intitulée « Corneille et la vie littéraire de son temps » révèle en particulier ce qu'était la vie intellectuelle à Rouen, jusqu'alors moins bien connue, dans les années 1600-1620, la fidélité de Corneille aux Jésuites (important pour son théâtre), ses relations avec les Campion, ennemis de Richelieu (et l'on sait quelles furent les relations du poète et du Cardinal), l'histoire, plus connue, des luttes des Marais, des luttes des clans littéraires, l'Histoire tout court, avec les figures de mécènes plus ou moins sympathiques à Corneille : Mazarin, Séguier, Fouquet, Colbert.

Je compte, quant à moi, pour particulièrement intéressante l'annexe de dix pages sur « La circulation du livre au XVII^e siècle », où M. Stegmann montre à partir des catalogues de ventes des bibliothèques privées ou d'éditeurs, à partir aussi de ce que l'on sait des foires européennes, quel est le *fonds commun* de lectures à tout homme cultivé du XVII^e siècle; ce fonds est davantage constitué d'ouvrages politiques, juridiques, théologiques que proprement littéraires, et la plupart de ces ouvrages sont en italien jusqu'à la moitié du siècle : « ce sont les idées de la Renaissance que l'on continue à méditer, à combattre, à assimiler ».

Et pour ceux qui voyaient la suite des pièces de Corneille sortir toutes casquées de la cuisse du poète par coups de génie successifs, l'enquête se poursuit.

La deuxième partie de l'ouvrage, d'une monumentale érudition s'intitule « L'Europe intellectuelle et le théâtre : 1580-1650 ». L'historien de la littérature trouvera tout ce qu'il veut savoir sur le très important théâtre néo-latin, en particulier le théâtre des Jésuites dont thèmes politiques et religieux seront inlassablement repris et les auteurs joués dans les Collèges européens pendant un siècle. De là sortira la tragédie historique. M. Stegmann montre avec la même minutie dans le détail des sources quelle fut l'influence du théâtre italien (théories et thèmes) sur les auteurs français, depuis le début du siècle jusqu'à l'âge de Louis XIII, marquant une évolution qui va de la « tragédie sénéquienne » à l'opéra en passant par « la pastorale, la tragédie classique, la tragédie à machines ». « La littérature politique » et « La philosophie morale » complètent cette étude de genèse; l'art dra-

matique y puise des schémas et en fait des modèles : modèle du Prince chrétien, du Conseiller, du Sujet, du Héros, contre Machiavel. On découvre dans cette littérature politique (souvent jésuite) « La trame politique continue de l'œuvre cornélienne » — l'adjectif *continue* est important quand notre méconnaissance des Sources disjoint trop souvent l'ensemble des tragédies de Corneille — . Quant à la philosophie morale, traversée de courants différents où l'on retiendra les noms d'oratoriens, de sceptiques, de libertins et de néoplatoniciens, elle propose une certaine conception de l'homme dans son rapport à la Providence, une vision assez peu systématique des passions ou des « devoirs » (cf. Camus, Cœffeteau, Senault, Le Moyne, Descartes).

Après cette très longue enquête qui constitue la genèse de l'héroïsme cornélien, nous arrivons à sa « Signification ». Cette partie de l'ouvrage où nous aurions aimé une perspective plus synthétique qu'analytique, examine pièce après pièce, à l'intérieur de chaque chapitre, ce qu'est l'univers providentiel du théâtre cornélien, la politique, la psychologie du héros, l'amour. Un dernier chapitre montre quelle est l'évolution de ce théâtre, mais là encore, chaque arbre cache la forêt que l'on voudrait dominer après 1000 pages de poursuite attentive dans le dédale des sentiers; c'est pourquoi l'on est heureux de retrouver avec une très abondante bibliographie classée des appendices qui fixent en tableaux synoptiques fort clairs, quels furent toutes les productions du théâtre néo-latin (1500-1535), du théâtre des Jésuites (1555-1640), du théâtre français (1570-1650) et quels furent les ouvrages politiques pour la même période.

L'ouvrage monumental de M. Stegmann demeure à ce jour pour les historiens de la littérature et du théâtre un ouvrage de référence fondamental et indispensable.

Françoise SIGURET
Université de Montréal

**Cahiers d'études médiévales, 2 :
La science de la nature : théories
et pratiques**, Montréal, Bellarmin
et Paris, Vrin, 1974, 199 p.

Ce cahier est le second de la dernière-née des collections que publie l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal. Le premier numéro, *Épopées, légendes et miracles*, était consacré à la littérature; celui-ci aborde un aspect beaucoup moins connu de la culture médiévale, la science de la nature. Il comporte trois articles et un document, ainsi qu'un essai de bibliographie sur l'alchimie au moyen âge.

1. John E. MURDOCH, **Naissance et développement de l'atomisme au bas moyen-âge latin** (p. 11-32).

Comme le rappelait E. Gilson, c'est une erreur que de se représenter la Philosophie scolastique comme un bloc monolithique; elle constitue, au contraire, un bouillonnement d'idées où des doctrines adverses se font la lutte. Le XIVe siècle, « siècle de la dialectique », s'il consacre, comme on sait, la rupture entre thomisme et scotisme, a su aussi dépasser les querelles métaphysiques. En effet, certains penseurs originaux n'hésitent pas à réagir contre l'autorité, fût-ce celle d'Aristote, soucieux qu'ils sont de rechercher la vérité « scientifique ».

En s'appuyant sur le principe de la continuité de toute grandeur étendue, Aristote avait manifesté, dans le

sixième livre de sa *Physique*, son opposition à l'atomisme de Leucippe et de Démocrite. J.E. Murdoch prend soin de préciser que les premières réactions contre cette prise de position remontent au IXe siècle et sont l'œuvre des théologiens mutazilites, mais qu'elles étaient restées inconnues en Occident.

Au XIVe siècle, quelques philosophes exerceront leur esprit critique contre le Stagirite et oseront, avec une belle liberté, poser la question de la composition des continus par des indivisibles. Comme le réclamait Roger Bacon, ces philosophes avaient acquis quelques-unes des connaissances mathématiques indispensables à la solution du problème. C'est ce chapitre, aussi passionnant qu'ignoré, de l'atomisme philosophique que fait revivre ici J.E. Murdoch, avec les querelles et les théories adverses auxquelles il donna lieu. L'exposé de cette question ardue est un modèle de clarté.

2. Carlos A. RIBEIRO DO NASCIMENTO, **Le statut épistémologique des « sciences intermédiaires » selon saint Thomas d'Aquin** (p. 33-95).

C'est un nouvel éclairage que l'auteur projette ici sur un problème fréquemment soulevé, celui des « sciences intermédiaires » (*scientiae mediae*), telles qu'elles apparaissent dans la classification des sciences selon Thomas d'Aquin.

Entre les mathématiques pures et les sciences pures, saint Thomas réserve une place aux *scientiae mediae* : musique, perspective (ou optique) et astronomie. C'est surtout dans l'*Expositio* sur les *Seconds analytiques* qu'il étudie le rapport de subalternation que les sciences intermédiaires entretiennent avec les mathématiques pures. Il y signale,